

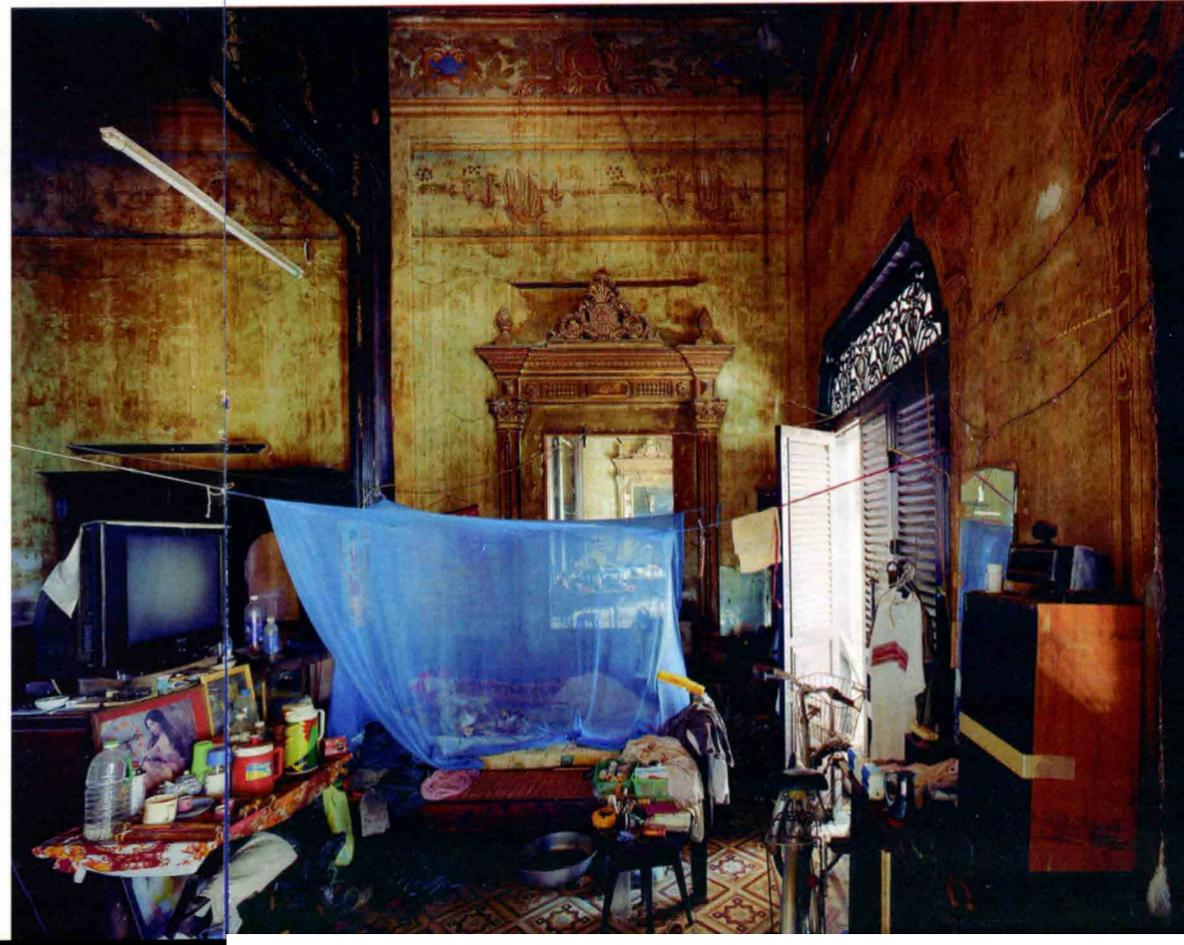
Dans ce qui fut le splendide Hôtel de la Marine, construit dans les années 20 à Antsiranana au nord de Madagascar (Diégo-Suarez), poussent désormais des palmiers...

VESTIGES D'EMPIRE

Pendant plus de trois ans, Thomas Jorion a voyagé dans les anciennes colonies françaises pour en photographier les reliques architecturales d'un passé oublié. Dans un livre exceptionnel qui vient d'être publié, il évoque une époque révolue, controversée, mais qui continue de fasciner.

Fané, rongé jusqu'à l'os, le tribunal de première instance de Chandernagor (à droite) témoigne, comme cet hôtel particulier ci-contre, de ce que fut la vie quotidienne au sein des Etablissements français dans l'Inde.

Miraculeusement préservées, ces villas privées du delta du Mékong (en bas) rappellent le temps où l'Indochine était française.

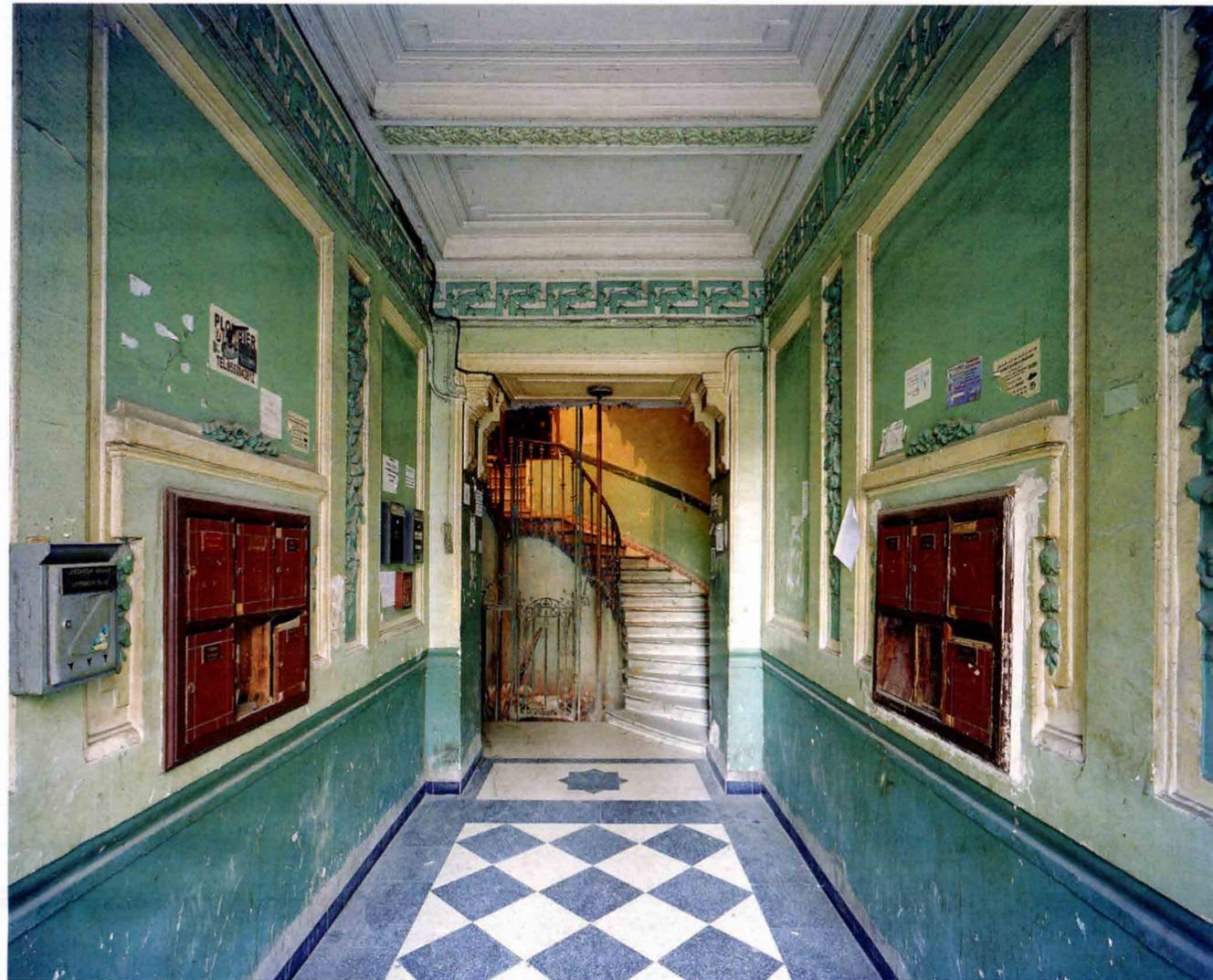


**PARFOIS,
LE TEMPS
SEMBLE S'ÊTRE
BRUSQUEMENT
ARRÊTÉ**

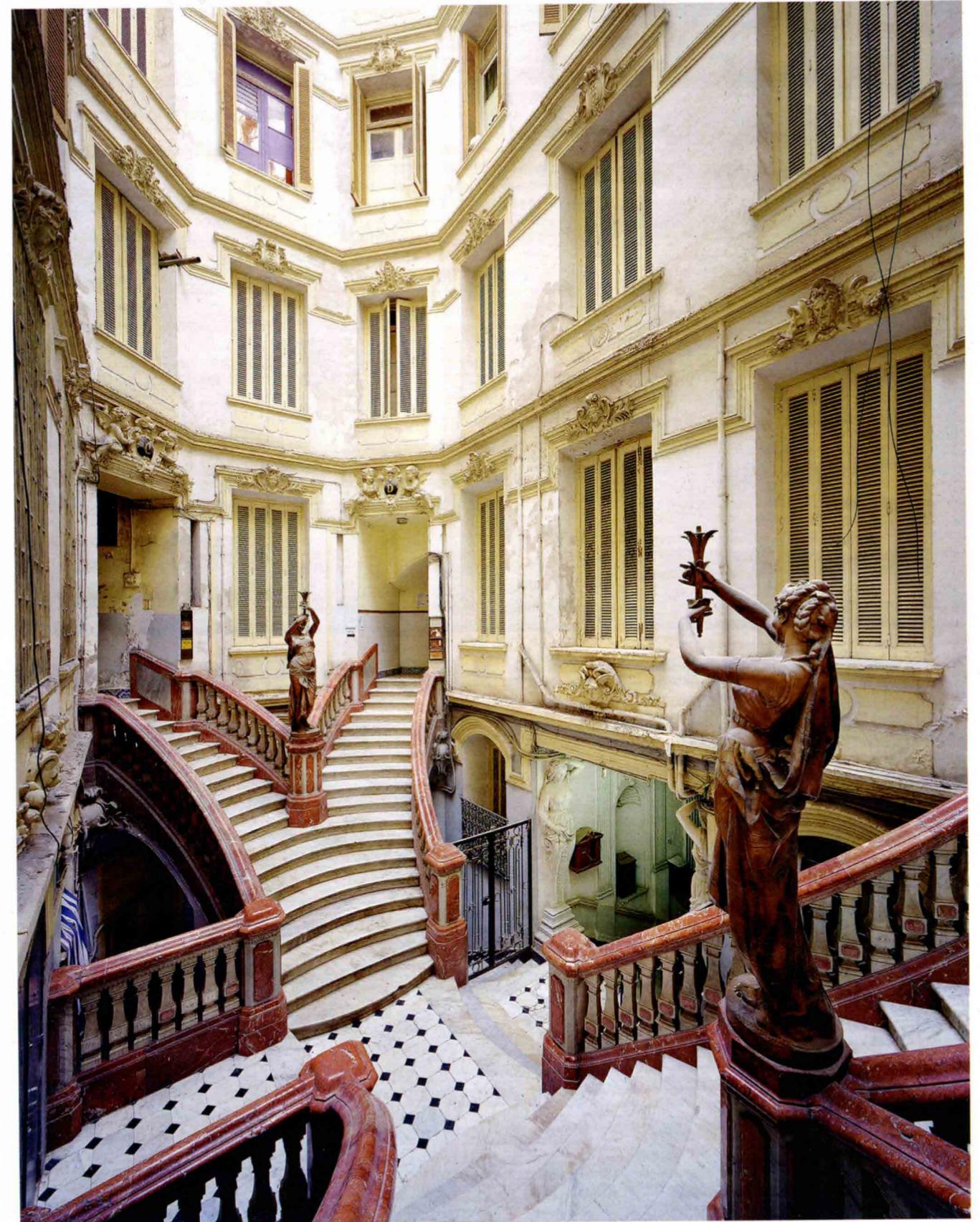


DES RUINES QUI FORMENT LE DÉCOR D'UN MONDE DISPARU

Dans cette église en ruine, lentement digérée par la végétation, au cœur du massif forestier du mont Ba Vi, à une cinquantaine de kilomètres de Hanoï (Vietnam), les fidèles venaient prier chaque dimanche.



**C'EST UNE
HISTOIRE
ANCIENNE ET
TERRIBLEMENT
PROCHE**



A Alger ou à Oran, dans les cours et les entrées de nombreux immeubles anciens, se cachent encore les somptueux décors, aujourd'hui flétris et poussiéreux, des édifices et des palais du second Empire et de la III^e République. Au temps où les architectes héritiers du baron Haussmann voulaient faire rivaliser les grandes villes algériennes avec Paris, Lyon ou Marseille.



Inaugurée vers 1885, la gare ferroviaire de Ndande, au Sénégal (en haut à gauche), menace aujourd'hui de s'écrouler. Mais l'escalier de la Maison des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny élevée en 1848, à Saint-Louis du Sénégal, est, lui, intact (ci contre).

Inauguré en 1925, le Bokor Palace Hôtel, dans la province de Kampot, au Cambodge (en bas), a été longtemps à l'abandon avant d'être restauré en 2012.

TOUT EST ENCORE LÀ, LA VIE D'AVANT SEMBLE JUSTE SUSPENDUE

Cependant nous lisons Psichari et Lyautey. Nos aînés nous avaient donné pour nous ébattre, comme un parc à la mesure de toutes les nostalgies, de longs pays d'Europe, fécondés par de grands fleuves, et tous les déserts de l'Afrique. Et l'ascétisme du désert nous exaltait. » Ainsi s'exprime l'adolescent des *Fruits du Congo*, célèbre roman d'après-guerre d'Alexandre Vialatte... Ainsi rêvent ces collégiens qui, du fond de leur petite ville d'Auvergne, au temps de la gloire de l'empire, se plaisent à aimer « le Sahara et l'Extrême-Orient, tout ce qui est lointain, brûlant et inutilisable ».

Lointains, brûlants et inutilisables : tel est le sentiment que donnent parfois ces *Vestiges d'empire*, restitués par les admirables photographies de Thomas Jorion. Une nostalgie irrépressible s'en dégage, renforcée par le contraste des couleurs, de l'ocre, du jaune, du bleu, du vert, du rouge sang. On sent que ces constructions, qu'elles soient à l'abandon, plantées au milieu d'un paysage désert, rongées par le climat tropical, ou conservées intactes dans





Joyeuse synthèse entre les styles néoclassique et Art nouveau, l'immeuble Maret est toujours l'un des plus beaux édifices de Casablanca, au Maroc.

qui témoignent de l'ancienneté et de la grandeur de la pénétration chrétienne. Mais il y a là bien plus qu'une forme d'exotisme funéraire. L'aventure coloniale française reste singulière. Cet univers a été édifié, transformé, habité par des constructeurs, par des hommes souvent brillants, des personnages parfois dépressifs et volontaires comme le fut Lyautey, peut-être le plus grand et le moins contesté de tous les « colonisateurs » : lui nous fait entrer dans cet univers par la porte de la plus vieille culture européenne, celle d'une génération aspirée par le grand large. Ce jeune officier lorrain, littéraire et monar-

chiste, découvre, au début des années 1880, l'Algérie, ses villes, un « monde criard, étrange et odorant », Alger, Oran dont les photographies de Thomas Jorion nous restituent une beauté plus récente, plus aérée, encore très vivante. Sa vue s'est élargie devant un monde nouveau, l'Afrique, « et du rouge, du rose, du bleu, tout cela aveuglant, éblouissant », tout cela, dit-il, si loin de « la France mauvais teint ». Mais voici qu'en 1894, à 40 ans, il gagne l'Indochine, pour y retrouver Gallieni, l'homme qui, depuis le Sénégal, a bâti sa légende en établissant un protectorat sur l'empire des Toucouleurs, sur la vallée du Niger depuis ses sources jusqu'à Tombouctou. Lyautey découvre l'action, la lutte contre les pirates chinois, les dangers de la jungle, mais aussi Hué, la cour d'Annam et son rituel flamboyant – un monde qui glisse déjà lui-même doucement vers la mort. Vieil empire déchu, auquel succède désormais un nouvel empire, celui des Français, qui feint de respecter le prestige mourant et le protocole inanimé de ses prédécesseurs : « Eh mon Dieu, oui ! s'écrie Lyautey. Empires écroulés il y a 2000 ans, il y a 20 ans » et toujours « le même voile de légende » qui s'évanouira plus tard devant les forces d'Hô Chi Minh.

Lyautey passe ensuite à Madagascar, pour y bâtir un autre protectorat, avec ses administrations et ses installations militaires, en particulier l'importante base navale de Diégo-Suarez, dont la baie doit son nom aux navigateurs portugais qui la découvrirent au milieu du XVI^e siècle. Il aime l'esprit de conquête, mais ce qui l'intéresse davantage, c'est de construire des écoles, des marchés, des hôpitaux, des routes, des gares, puis de bâtir des villes entières. Il fera de même, plus tard, mais sur une échelle infiniment plus grande quand il sera résident général au Maroc, de 1912 à 1925 : aidé des meilleurs architectes de son temps – Prost, Laprade –, il restaure le patrimoine architectural marocain, construit des villes nouvelles, des villes européennes, ←

NOSTALGIE, GRANDEUR ET DÉCADENCE...

→ l'environnement d'une ville qu'on devine encore vivante, forment le décor d'un monde disparu. Ou plutôt d'un monde subitement déserté. Les structures de ces immeubles, quelle qu'ait été leur vocation – administrative, militaire, religieuse, touristique ou de simple habitation – sont toujours là, bien visibles. Mais ce qui les peupla jadis n'est plus. Certes, le Vietnam, le Cambodge, Madagascar, l'Algérie, le Maroc, le Sénégal n'ont pas cessé de vivre au départ des Français – dont certains sont restés, d'autres revenus. Une Histoire différente s'est poursuivie.

Mais la présence du colonisateur – le colonisateur, pas l'Occidental d'aujourd'hui – s'est évanouie, comme s'est évanoui le souvenir de ces jeunes Français dont beaucoup étaient partis de France moins pour conquérir ou s'enrichir que pour échapper à l'ennui de la métropole et pour construire en toute liberté : ces images nous l'expriment, elles sont, pour reprendre une formule de Marguerite Duras, la « permanence rétinienne » d'un empire français qui n'est plus. Maxence, le héros du *Voyage du centurion* d'Ernest Psichari, jeune écrivain irrésistiblement attiré par l'Afrique et dont l'existence devait s'interrompre brutalement sur les champs de bataille de la Grande Guerre, s'écrie : « Ce désert est plein de la France. Mais ce n'est plus la France qu'on voit en France. C'est une autre France... » Après l'immense succès de l'Exposition coloniale de Vincennes en 1931, les Français voudront croire à leur « France de cent millions d'habitants », encore jeune et qu'ils apprennent alors tout juste à connaître. Ils voudront même y croire encore après 1945, convaincus que leur participation, tardive mais réelle, à la victoire finale sur l'Allemagne les maintiendrait au même degré de puissance et de prestige qu'avant-guerre. La chute de leur empire colonial allait les surprendre par sa rapidité. La guerre d'Algérie finirait de consommer cruellement leur désillusion.

Nostalgie, grandeur et décadence... *memento mori* : on pourrait s'y laisser prendre à la vue de ces constructions administratives de la première colonisation française en Inde, au XVIII^e siècle, envahies par la végétation et qui évoquent une présence si ancienne et oubliée. Ou au spectacle de ces églises perdues dans la montagne vietnamienne et gagnées par la forêt, ou dressées sur le delta du fleuve Rouge,



Comme une vigie sur le delta du fleuve Rouge, au Vietnam, l'église du Sacré-Cœur veille sur la mémoire des bâtisseurs qui l'ont sortie de terre.

pas l'esprit de Vichy, mais celui de Jules Ferry et de la République conquérante. Qui porte un tel propos ? Philippe Roques et Marguerite Donnadiou, dans *L'Empire français*, publié en avril 1940, juste avant l'imprévisible débâcle. Marguerite Donnadiou, comprenez – toujours elle – Marguerite Duras, née en 1914 près de Saïgon d'un père directeur d'école et d'une mère institutrice. La même qui écrira plus tard dans *L'Amant* : « L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre. Pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai il n'y avait

personne. » Nous revoici dans l'univers mélancolique si miraculeusement saisi par Thomas Jorion. Le texte de *L'Amant*, dira Duras, devait s'appeler *L'Image absolue* et courir tout au long d'un album de photographies inspiré d'elle-même et de ses films. Ici, nous sommes encore dans l'image absolue, mais au sens plutôt où l'entendait Julien Gracq : « L'image ne suggère pas, n'évoque pas : elle est, avec une force de présence que le texte écrit n'a jamais, mais une présence exclusive de tout ce qui n'est pas elle. » Ces instantanés des vestiges de l'empire disent l'immense absence d'un univers qui exista intensément, et dont parlent ces constructions si diversement vêtues, ou dévêtues. C'est pourquoi ces photographies n'inspirent pas seulement de la nostalgie : elles créent du désenchantement et de l'inquiétude face à la mort des empires et à l'inéluctable dépérissement des choses. Car nous voici à l'heure du développement durable et de la COP22, où il n'est que trop temps de mesurer l'espace de nos rêves. Il ne nous reste plus que la terre, « rien que la terre », comme l'écrivait, dans les années 20, Paul Morand, grand voyageur qui, au temps de la

plus grande France, s'inquiétait déjà que la terre fût devenue si petite et que nous allions « vers le tour du monde à quatre-vingts francs ». Dans le langage sans fard de son temps, mais de manière fort prophétique, il annonçait la mondialisation heureuse... « la beauté affreuse de notre époque c'est que les races se sont mêlées sans se comprendre ni avoir eu le temps de se connaître et d'apprendre à se supporter ». On peut tout dire de la colonisation – de ses misères et de ses grandeurs. Mais ces photographies nous parlent d'une énergie disparue où les cultures cohabitaient, s'influençaient – parfois dans la douleur, toujours dans l'ambiguïté que crée l'inégalité du rapport colonial –,

dans le grouillement des villes ou sous les « aubes mornes de commencement du monde », et où l'on aurait tant donné, dit Morand, « pour que la terre fût plane à l'infini ».

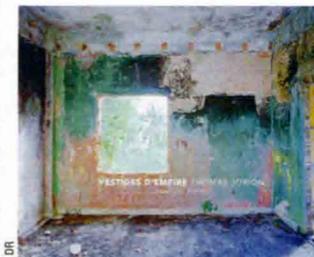
■ ARNAUD TEYSSIER

Arnaud Teyssier est l'auteur notamment de : *Lyautey. Le ciel et les sables sont grands*, Tempus/Perrin, et du chapitre « La tragédie de l'empire colonial français (1945-1962) », dans *La Fin des empires*, Perrin, 2016.

UN UNIVERS OÙ LES CULTURES COHABITAIENT

→ mais distinctes des villes indigènes dont il entend respecter les traditions et les coutumes. Car il craint les effets dévastateurs de la culture occidentale sur l'urbanisme traditionnel, il veut aussi éviter le mélange excessif, la grande ambiguïté de l'Algérie, fruit d'une colonisation aux racines si anciennes et si profondes, et ses promesses inquiétantes pour l'avenir. Ce qui n'exclut pas – bien au contraire – d'extraordinaires influences artistiques mutuelles, souvent imprégnées de style néoclassique et d'Art nouveau, dont l'impact sera sensible jusqu'en France même, avec le Palais de la Porte Dorée et le succès immense de l'Exposition coloniale. C'est pourquoi le Maroc de Lyautey déroge un peu à l'esprit du « vestige » : c'est de manière très vivante qu'il reste aujourd'hui inscrit au plus profond des paysages, en particulier à Rabat, ou à Casablanca.

Car chez les Français, on ressent toujours – osons le mot – ce côté « fonctionnaire », ou « administrateur » qui s'exerce avec métier, imagination et grandeur. A cet égard, l'empire est un irremplaçable terrain d'expérience et d'action. Rien de plus faux ou excessif que l'image du Français jouisseur ou languissant, se limitant à faire travailler les autres. Certes, chez un grand colonial comme Lyautey – mais il en est d'autres, moins illustres et également actifs –, subsiste à jamais l'artiste, l'esthète, même. Mais il ne s'agit pas de perdre son temps. Il faut construire des choses utiles, et si possible construire de belles choses. L'empire ne doit pas être une simple mosaïque de possessions, somptueuses, voluptueuses ou pittoresques, réparties aux quatre coins du monde, car « il n'y a pas telle ou telle colonie, ni même tel ou tel groupement de colonies. Il n'y a qu'un empire, un et indivisible, pour se servir de la légendaire formule ». Ce n'est



« Vestiges d'Empire », de Thomas Jorion, Editions de La Martinière, 240 p., 59 €.